

Discours de la Maison du Québec, Paris, 5 octobre 1961

– Inédit –

Allocution prononcée par Monsieur André Malraux,
ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles,
lors des fêtes de l'inauguration de la Maison du Québec
à Paris, le 5 octobre 1961

Monsieur le Premier Ministre, Excellence, Mesdames, Messieurs,

Vous avez bien voulu, Monsieur le Premier Ministre, me dire tout à l'heure l'amitié avec laquelle vous avait reçu le général de Gaulle. Cette amitié vous l'avez, je crois, sentie autour de vous d'une façon constante. En somme, c'est un peu aujourd'hui le voyage du neveu d'Amérique.

Bien entendu, il y a en France un attachement sentimental au Canada : les ambassadeurs du Gouvernement fédéral ont toujours été accueillis, les uns après les autres, avec une amitié particulière, celle qui vous entoure aujourd'hui ; et c'est dans nos livres de classe que nous avons trouvé le souvenir de Montcalm.

Pourtant, il ne conviendrait peut-être pas de trop croire à des liens constants entre la France et le Canada, car il me semble que si la France se prévalait trop d'une amitié qu'elle a si peu montrée, nos amis Canadiens seraient en droit de nous dire : «Qu'avez-vous fait depuis cent cinquante ans ?»

La situation étant claire, il faut bien nous rendre compte qu'aujourd'hui, sur le plan culturel, auquel je vais me limiter, le destin du monde se partage entre trois puissances :

celle de la Russie, celle des Etats-Unis d'Amérique, et ce groupe assez confus qui est à la fois celui de l'Europe, celui de l'Amérique latine, celui, plus étrangement, ces pays d'Asie qui n'acceptent pas le marxisme, et celui auquel semble s'accrocher le Canada.

Il s'agit ici du destin de l'esprit. La culture française à laquelle il a été fait allusion avait conquis le monde comme la culture la plus agréable pour une classe possédante, généralement oisive, qui était, de la Russie à l'Argentine, celle des grands propriétaires terriens. Parallèlement, la puissance de la République créait une exaltation autour des valeurs françaises, et l'on peut dire qu'il n'y a pas si longtemps la culture française, dans bien des pays, c'était à la fois Anatole France et l'héritage de Victor Hugo.

La part profonde de cette culture, nous la revendiquons, bien entendu. J'ai vu naguère à Brasilia une petite Jeanne d'Arc qui symbolisait la France, avec un bonnet phrygien et un grand bouclier sur lequel il y avait les initiales de la République française. Michelet eût accepté cette petite figure émouvante, qui était à la fois la France éternelle et la République, parce que pour le Brésil, il n'y avait qu'une France.

Pourtant, comprenons bien qu'aujourd'hui ces deux héritages ne sont que des héritages indirects, et qu'en face de la pensée russe et de la réalité américaine, ce qui nous incombe est de créer, non pas une troisième force qui n'est pas en cause (l'un des grands héritages humains n'est pas une troisième force), mais de créer, ensemble, les valeurs culturelles du monde moderne : les valeurs culturelles non pas du passé, mais du présent, dans lequel nous sommes, en face des colosses, à égalité.

J'insiste ici : vous avez été très modeste, Monsieur le Premier Ministre ; dans l'ordre de l'esprit, il n'y a pas de nations majeures ni de nation mineures, il n'y a que des nations fraternelles. Et je voudrais, pour terminer, insister non sur ce que vous pouvez trouver ici et qui vous est acquis, mais sur ce que vous pouvez nous apporter.

Vous êtes un pays d'une énergie extrême, pris dans le développement particulier qui fut celui des Etats-Unis d'Amérique au siècle dernier. Mais au moment de la marche vers l'Ouest, les Etats-Unis n'étaient pas en face de problèmes culturels. Vous, vous

défrichez cet immense pays pour y trouver vos mines, au moment où précisément, cette puissance d'énergie est en train de se trouver à l'étroit en Europe, et vous apportez un esprit de pionniers modernes à une Europe qui est en train de l'oublier. Enfin, je pense qu'au Canada comme en Argentine, il y a quelque chose que l'Europe n'a jamais connu et qui est l'immensité.

Je pense qu'avant longtemps peut-être, vos peintres, certainement vos poètes, apporteront à l'Occident ce qu'a toujours connu la Russie à cause de la Sibérie, ce qu'a presque toujours connu l'Amérique des Etats-Unis, mais que l'Europe, elle, n'a jamais connu dans sa poésie.

Je salue, pour terminer, les poètes du Canada qui naîtront, je salue votre culture prochaine, liée d'ailleurs à celle que vous possédez aujourd'hui. Et je vous dis très simplement : si, dans la grande tâche qui est la nôtre à tous, Monsieur le Premier Ministre, il convient au Canada de s'appuyer sur la France, vous savez tous qu'elle le teindra pour un honneur.

Source :

Université du Québec à Montréal. Service des archives et de gestion des documents.
Fonds d'archives Georges-Emile Lapalme, 109P-630/153.